

# Nouvelles perspectives de recherche en linguistique post-guillaumienne : *cognématique* et relation interlocutive



**Gabrielle Le Tallec-Lloret**

Université Paris 13, UMR 7187 CNRS LDI Lexiques Dictionnaires  
Informatique, France  
gletallec.lloret@gmail.com

Reçu le 15-03-2014 / Évalué le 12-05-2014 / Accepté le 06-10-2014

## Résumé

Le principe de la *congruence*, posé par G. Guillaume, a amené un groupe de trois linguistes hispanistes à poser, dans les années 80, les principes d'une « linguistique du signifiant ». La radicalité du groupe Mo.La.Che a marqué une étape importante en linguistique hispanique, même s'il est perceptible que ses études de morphosyntaxe relèvent davantage d'une linguistique du *signe* que d'une linguistique du *signifiant* : une théorie du signe pris comme entité linguistique, en Langue, dans une approche saussurienne, laissant peu de place à des considérations énonciatives. À partir des années 2000, la réflexion sur le signe linguistique redémarre véritablement et marque une nouvelle étape dans le dépassement de l'héritage structuraliste, sous une double impulsion, au sein et en dehors de l'hispanisme : celle de G. Luquet - avec la sortie du recueil d'articles *Regards sur le signifiant* (2001) et celle de l'angliciste de formation guillaumienne, Didier Bottineau, avec sa théorie des *cognèmes*.

**Mots-clés** : linguistique hispanique, guillaumisme, signifiant, cognition

## New research in linguistics hispanic post-Guillaumian: *cognématique* and interlocutivity

## Abstract

The principle of *congruence* by G. Guillaume, led a group of three hispanists linguists to pose, in the 80s, the principles of a “language of the signifier”. The radical group Mo.La.Che a milestone in hispanic linguistics, even if it is noticeable that his studies of morphosyntax fall more linguistics of *sign* as a linguistics of the *signifiant*: a theory of the sign taken as a linguistic entity, in a Saussurean approach, leaving little room for considerations of enunciation. From the 2000s, the debate on the linguistic sign restarts truly and marks a new step in overcoming the structuralist legacy, in a double pulse, within and outside the hispanism: G. Luquet - with the output of a collection of articles *Regards sur le signifiant* (2001) and the angliciste post-Guillaumian Didier Bottineau, with his theory of *cognèmes*.

**Keywords**: spanish linguistics, Guillaume's theory, significant, cognition

## Introduction

L'un des fondements de la Psychomécanique guillaumienne est l'idée que la langue est le produit de la combinaison de deux structures indissociables, la structure sémiologique (le signifiant<sup>1</sup>) et la structure psychique (le signifié), liées par un rapport de « congruence » (Guillaume, 1948-1949/1971 : 170)

*Un principe auquel toutes les langues défèrent dans leur construction est celui de la congruence - ou si l'on veut, de la convenance - du signifiant et du signifié. Le signifiant est un fait de parole, le signifié un fait de pensée, et la structure d'une langue, et son existence même, supposent un accord suffisant - qui ne sera jamais excessif (et qui donc pourra toujours grandir) - entre un fait de parole et un fait de pensée.*

Si l'idée de *congruence* entre la structure sémiologique et la structure psychique<sup>2</sup> marque une étape décisive à son époque, tout en reproduisant parfaitement la « division saussurienne du signe », c'est la relation entre les deux qui retient notre attention, ici : en effet, le problème du passage du phonatoire au sémantique provoque une évolution théorique majeure en linguistique hispanique d'inspiration guillaumienne, des années 1980 à 2000, faisant émerger le cadre de ce que l'on appelle aujourd'hui la « linguistique du signifiant ».

### 1. De G. Guillaume à Mo.La.Che

Chez Guillaume, rappelons-le, ce qui est remarquable, c'est la prévalence de la structure psychique sur la structure sémiologique et comme le souligne F.Tollis, dans *La parole et le sens* (1991 : 45), cela conduit Guillaume « à ne rechercher de système rigoureux que du côté du signifié » [...]. « En effet, derrière une sémiologie qui n'offre que des tentatives de systématisation d'une cohérence incomplète, se cache une structure «psychique» totalement et rigoureusement cohérente (*Leçons* 4, p. 133 [23-III-50]) » (*ibid.*).

Avec Guillaume, la prévalence du signifié est une avancée considérable dans la conception de la relation intra-signé, mais elle n'apporte pas réellement de réponse à l'articulation entre le sémantique et le phonatoire, et souligne encore les contours d'une linguistique du *signe* plutôt que d'une linguistique du *signifiant* (Le Tallec-Lloret, 2012) : si une prévalence est posée, celle de la structure psychique à la source, motivante, de la structure sémiologique - ce que D. Bottineau appelle « la conception géologique de la forme signifiante (Bottineau, 2010 : 91) - il reste encore tout à faire, précisément sur cette structure sémiologique, et de fait, sur ce passage du phonatoire au sémantique. C'est dans cette perspective, et à la fois dans cette insuffisance, que s'inscrivent les travaux de Maurice Toussaint (1983), puis le projet du groupe Mo.La.

Che.

*Après le « plaisir intense », la « révélation » apportée par Guillaume que « les signifiants, comme les effets de sens et la syntaxe, devaient être interprétés en tant que conséquences engendrées par la structure sémantique », Toussaint n'a pas cessé de chercher dans la sémiologie « le statut de fait » [...], la « traduction » morpho-phonologique de l'organisation déjà établie, indépendamment d'elle, sur le plan sémantique. (Tollis, 1991 : 52)*

En effet, le principe de la *congruence* a amené un groupe de trois chercheurs linguistes et hispanistes, Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier, plus identifiable sous l'acronyme Mo.La.Che, à poser, dans les années 80, les principes d'une « linguistique du signifiant », dans un premier article-manifeste intitulé « La raison du signifiant » (1984), exposés plus amplement et illustrés par la suite dans une série d'articles, en groupe puis individuellement, en particulier par M. Launay (1984-1985/2003) et J.-C. Chevalier (1996).

Si l'on reprend les principes phares de Mo.La.Che, on observe, déjà dans les formulations elles-mêmes, la difficile conciliation entre, d'un côté l'héritage guillaumien structuraliste, et, d'autre part, l'aspiration à son dépassement.

Tout d'abord, chez Mo.La.Che, le principe de l'unicité du *signe* linguistique est réaffirmé avec force. En écho à la fameuse *congruence* de Guillaume, on retiendra la formule de J.-C. Chevalier (1996 : 81) : « Signifiant et signifié sont arrimés l'un à l'autre [...] », où l'on aurait tort de ne pas s'arrêter sur la suite : « [...] et le premier, partout et toujours, dit ce que l'on a *mentalement* vu et qui fait le second. Rien à chercher dans celui-ci qui ne marque celui-là ».

La préséance indéniable du psychisme sur la sémiologie est bien posée ici, mais de telle sorte que ce mentalisme clairement guillaumien se combine, paradoxalement, avec la réhabilitation du signifiant.

En effet, dans le rapport intra-signé, par rapport à Guillaume (Tollis, 1991 : 225-292), Mo.La.Che opère un virage complet en faisant du sens un *produit* du signifiant (et non la source), en accordant, de fait, au signifiant le « statut de commandeur ». Ce signifiant n'est que le symptôme observable en surface mais non construit, comme peut l'être, en profondeur, le psychisme :

*[...] il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur. (Mo.La.Che, 1986a : 96).*

*[...] à nos yeux, il n'y a dans le langage d'autre système ni d'autre systématique*

*que celle qu'ordonne et déclare une sémiologie toujours et partout motivante [...]*  
(Mo.La.Che, 1984 : 40).

*C'est, à peu de chose près, le système linguistique tout entier qui est concerné par les mécanismes de motivation sur lesquels nous avons voulu attirer l'attention* (1984 : 32).

Avec Mo.La.Che s'installe alors un rééquilibrage théorique entre signifiant et signifié, en faveur du signifiant, où :

1- marquer la différence par rapport au structuralisme a son importance, comme on l'observe dans les conclusions de M. Launay sur l'apocope en espagnol (Launay, 1985 : 438)

*Pour un structuraliste ne raisonnant qu'en termes d'oppositions, avec le postulat de l'arbitraire du signe, le résultat, certes, est le même, quelle que soit la forme qui s'apocope, puisque l'opposition est maintenue. Mais il s'avère que la manière dont les signifiants s'opposent est également significative.*

2- Ce rééquilibrage en faveur du signifiant conduit à opérer un retour marqué sur la part « physiologique » du signe, sur les éléments le constituant matériellement : les phonèmes<sup>3</sup>. On rappellera ici l'idée phare de M. Launay selon laquelle le signe « en lui-même », c'est-à-dire « hors système », n'est pas motivé a priori, mais c'est le système qui, notamment par le biais de la connotation sémiotique, le motive. Par rapport à Saussure, M. Launay ne pose pas simplement l'idée de système mais celle d'un système de signifiants. Corrélativement, le projecteur se trouve braqué sur la « structure phonématique du signifiant » (Launay, 1985 : 430) :

Ma thèse est [...] qu'au niveau de la structure phonématique du signifiant il y a aussi une loi, et donc aussi de l'interdit que ne suffisent à expliquer ni les difficultés articulatoires ni la hiérarchie sémantique des concepts auxquels il contribue à référer.

C'est ainsi que le groupe Mo.La.Che tente de prendre ses distances avec cette conception structuraliste du signe, pris comme entité linguistique insécable, conçue en Langue, et préfigure le découpage du signe en éléments isolables. Ainsi, la définition du *formant* de M. Molho constitue une avancée théorique considérable :

*Nous appellerons « formants », quant à nous, non point des fréquences acoustiques, mais des éléments ou particules signifiantes qui, intervenant dans la structure d'un signifiant donné, se réitèrent en plusieurs autres - ce dont résulte la formation d'un champ d'analogie regroupant une ou plusieurs séries morphématiques. Ceci revient à dire qu'un « formant », s'il apparaît dans un ensemble de morphèmes, informe la série et lui confère une signification générale dont il est la cause ou la racine.* (Molho, 1988 : 291).

La gêne de M. Molho est perceptible dans son hypothèse du *formant* lorsque celui-ci se réduit à un seul phonème - c'est le cas du formant \*n -, lequel est porteur d'une instruction sémantique<sup>4</sup>, alors qu'un phonème, nous le savons, ne saurait être porteur de sens. M. Molho n'a d'autre choix que de reproduire la vieille opposition structuraliste entre valeur négative et valeur positive. Or, le formant se trouve bien à un autre niveau que le morphème et s'assimile en quelque sorte à un *submorphème*. Mais, dans la conception structuraliste dont hérite Molho, le niveau inférieur comprend le phonème, dépourvu, lui, de valeur positive.

*L'élément \*n doit-il être considéré comme un signifiant au sens ordinaire du terme ? On a quelque scrupule à le désigner comme tel, dans la mesure où un signifiant est constitué par un élément satisfaisant à la condition d'entier linguistique (mot, préfixe, suffixe, radical, désinence, etc.). Toutefois, \*n partage avec les signifiants la propriété de se présenter sous l'espèce d'un physisme auquel est associé un contenu mental ou signifié, au sens strict de ce terme. Autrement dit, s'il n'est pas un signifiant, \*n n'en a pas moins pouvoir de signifier, et c'est à ce titre qu'il s'incorpore à un ou plusieurs signifiants qu'il constitue en système (...) par l'apport d'un élément de signification commun. (Molho, 1988 : 299).*

C'est bien cette gêne que pointe D. Bottineau, cette difficulté éprouvée par Molho à ne naviguer qu'entre morphème (valeur positive, côté signifié) et le dernier pallier, le phonème (valeur négative, côté signifiant), alors que l'émergence de formants nécessiterait de concevoir théoriquement encore un autre niveau d'abstraction tenant compte de la structure phonologique du signifiant :

*[...] plus récemment, Molho (1982, 50) identifie des formants vocaliques et consonantiques dans les mots grammaticaux de l'espagnol décelables en synchronie par des analogies qui ne respectent pas les filiations diachroniques ; son rôle n'est pas véritablement de fixer un invariant positif et intrinsèque, mais d'aplanir synaptiquement des différenciations catégorielles (comme celle du nom et du verbe) qui masquent des traits de construction psychique communs. De ce fait, le formant n'est pas lié au symbolisme phonétique. (1999 : 6)*

Si en linguistique hispanique le signe est possiblement sécable depuis Mo.La.Che, le découpage reste morphématique. Il est indéniable que la radicalité de Mo.La.Che a marqué une étape importante en linguistique hispanique, tout en laissant irrésolu le délicat problème du passage du phonatoire au sémantique, et il est perceptible que ses études de morphosyntaxe espagnole relèvent encore davantage d'une linguistique du *signe* que véritablement d'une linguistique du *signifiant*. Une théorie du signe pris comme entité linguistique, en Langue, dans une approche encore très saussurienne, laissant peu de place à des considérations énonciatives. Les postulats du groupe Mo.La.

Che, ont nourri, ensuite, les travaux d'autres chercheurs, en particulier ceux réunis dans les séminaires de Gilles Luquet à Paris 3, au sein du GERLHIS, Groupe d'Études et de Recherches en Linguistique Hispanique.

C'est à partir des années 2000 que la réflexion sur le signe linguistique redémarre véritablement et marque une nouvelle étape dans le dépassement de l'héritage structuraliste, sous une double impulsion, au sein et en dehors de l'hispanisme : celle de G. Luquet - avec la sortie du recueil d'articles *Regards sur le signifiant* (2001) et celle de l'angliciste de formation guillaumienne, Didier Bottineau, avec sa théorie des *cognèmes*.

## 2. De Mo.La.Che à la cognématique

La thèse du signe motivé soutient que ce qui associe le signifiant au signifié au point d'être les deux faces indissociables du signe, est le recours au sensoriel : l'image acoustique du son et du sens n'existe que dans leur relation de référence aux sensations corporelles. L'éloignement par rapport au mentalisme guillaumien mérite, ici, d'être souligné. De fait, comme le pose d'emblée D. Bottineau :

*Cela rend caduque une conception géologique du signe comme trace physique et expressive du mental intérieur occulte, et nécessite une conception interactive réconciliant les dynamiques indissociables des processus corporels et mentaux.* (2010a : 92)

C'est sur cette réconciliation du physique et du mental, où les structures phonologiques sont conçues comme des gestes articulatoires, que se fonde la *théorie des cognèmes* de D. Bottineau, lequel a observé que

*Dans de très nombreuses langues naturelles, indo-européennes ou non, il apparaît que les grammèmes et, selon les cas, certains lexèmes, ne constituent pas des unités insécables mais des agglomérats de submorphèmes isolables qui, considérés individuellement, renvoient à des processus mentaux invariants, sortes de logiciels fondamentaux de la cognition que l'on a nommés cognèmes.* (2003 : 185).

Qu'est-ce que le cognème ? un phonème puissanciel, un « protophonème » qui suppose de concevoir un niveau d'abstraction supplémentaire, encore un autre « pallier » *avant* le phonème<sup>5</sup> :

*[...] la représentation mentale et programmatique d'un son articulable avant qu'il ne soit effectivement inséré dans un contexte phonologique donné. En anglais, le phonème puissanciel {i} sera réalisé tendu ou relâché selon qu'il appartient à une syllable fermée ou ouverte, suivi ou non d'un <r>, sous accent ou non, etc. : le protophonème {i} prévoit l'ensemble des réalisations phonémiques effectives selon l'environnement phonologique de son insertion ; le protophonème est le prototype*

*articulatoire vers lequel convergent plusieurs phonèmes une fois qu'on les a dégagés de toute contrainte locale.*

À la différence du *formant* de M. Molho, les deux dimensions, phonologique et sémantique, sont prises en compte ici, dans ce qui s'assimile à un parcours, un processus : à partir d'un mécanisme phonologique - le *cognème* donne des instructions phonologiques, des traits articulatoires -, sont déclenchées des instructions cognitives et des instructions sémantiques. L'instruction sémantique n'est pas en soi une représentation mais une opération de mise en relation entre la phonation et le sens par ce que D. Bottineau appelle aussi un « idéophone », « psychophone », « cognophone », « à un niveau subconscient, le stimulus phonique induisant une réponse sensorielle/mentale ». Cette théorie offre le double avantage d'isoler ce qui sert d'instrument de passage du phonatoire au sémantique - le *cognème* - tout en dépassant l'impasse théorique qui aboutit chez Mo.La.Che à verser du sens dans le phonème, et en excluant le *phonosymbolisme* :

*À l'inverse du phonosymbolisme qui s'intéresse aux traits physiques pertinents des sons qui motiveraient l'impression que leur phonation ou perception suscite, la cognématique décrit les relations cognitives abstraites entre unités sémantiques (par exemple entre deux notions) dont l'énonciateur provoque l'activation chez le récepteur du flux phonatoire en recourant à un submorphème donné dans un environnement actualisateur de cette valeur submorphémique, mais [...] cette valeur strictement opératoire du submorphème,*

1. *n'est pas universelle [...]*
2. *n'est pas synchroniquement motivée par les propriétés physiques du submorphème qui sert de relais au transfert du cognème de l'émetteur au récepteur cognitif [...],*
3. *n'est pas symbolique, ni impulsive, ni référentielle.* (Bottineau, 2003 : 186-187)

La relation *protophonème/phonème* implique fondamentalement une restriction dans son application, l'obligatoire *mise en contraste* dans l'actualisation :

*On est fondé à considérer un phonème comme submorphème sémantiquement pertinent dans les conditions suivantes (non cumulatives) : 1- il se manifeste dans une alternance récurrente [...]. 2- L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances [...]. 3- Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...].* (Bottineau, 2004 : 29)

Le *cognème* est en quelque sorte le chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique, cette union du son et du sens que recherchait R. Jakobson (1976 : 22-23).

La motivation du *signifiant* entendue chez Guillaume comme la soudure psychique du *signifié de puissance* et du *signe* se manifeste dans le lien sensori-moteur qui accompagne l'articulation du phonème en puissance. Le passage du phonatoire au sémantique ne se fait pas directement : il passe par le cognitif, et c'est ici que se loge, précisément, la rupture avec le structuralisme : « ce que le son imprime aux sens et suscite à l'esprit ». On peut gloser les cognèmes de façon instructionnelle - ce sont des instructions phonatoire, cognitive, sémantique -, ce qui exclue de leur attribuer un quelconque *signifié*.

## 2. Linguistique du signifiant et linguistique de l'énonciation

Pour revenir à l'hispanisme, et pour comprendre comment la *cognématique* et la *linguistique du signifiant* ont pu y entrer en contact<sup>6</sup>, il nous faut revenir sur les travaux de G. Luquet, lequel adopte très vite, dans le sillage de M. Launay, une conception de la langue non comme système de *signes* mais comme système de *signifiants* livrant à l'observation objective des séquences phonologiques.

Dans ses travaux sur le verbe espagnol, à partir de deux variations structurantes (personne et rapport exochronie/endochronie), Luquet observe que dans les formes personnelles, il n'existe pas, à proprement parler, en espagnol, de mode subjonctif sur le plan du signifiant (1998 : 89-90) :

*Les seuls traits de sémiologie que partagent un « présent », un « futur » et un « imparfait » du subjonctif - en l'occurrence les marques de la personne - sont de ceux que l'on trouve également dans d'autres « temps » de la conjugaison espagnole et notamment dans certains temps du mode appelé « indicatif. Il en est ainsi de l'absence de marques spécifiques concernant les 1<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du singulier ; [...] du -s terminal de la 2<sup>e</sup> personne du singulier ; [...] des morphèmes terminaux -mos, -is et -n, chargés de représenter respectivement les 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du pluriel. Ces marques-là ne sont pas spécifiquement subjonctives puisqu'on les trouve aussi bien dans la structure signifiante de n'importe quel imparfait de l'indicatif ou de n'importe quel conditionnel. Quant aux morphèmes thématiques auxquels elles s'adossent, ils n'ont rien, du point de vue sémiologique, qui oblige à les regrouper dans un seul et même ensemble.*

En 2004, sa théorie des modes et des temps - adossée strictement à la sémiologie des formes verbales - marque la rupture avec l'approche guillaumienne en délaissant l'opposition modale traditionnelle indicatif/subjonctif pour lui substituer un mode *actualisant* au regard d'un mode *inactualisant*. Après avoir mis au jour une franche opposition entre les trois formes verbales personnelles distinguant les personnes

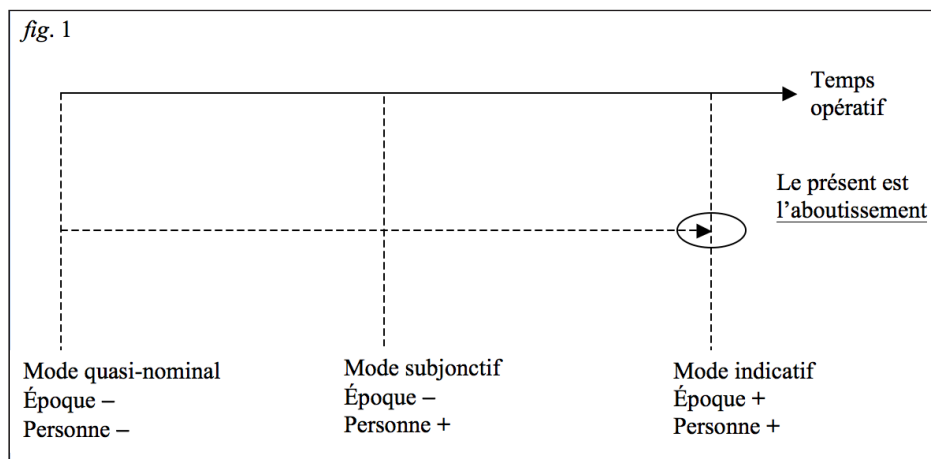


1 et 3 de la conjugaison, et les autres, qui neutralisent cette distinction, il propose de distinguer deux types de repérages autour de la figure du locuteur, clé de voûte de cette architecture temporelle.

- *Un repérage réellement temporel*, fondé sur le temps d'expérience du locuteur, lui permettant de situer une opération dans le temps ;
- *un repérage de l'inactuel*, emportant une conception du temps d'une autre nature, un temps conceptuel, imaginaire, et non plus un temps d'expérience.

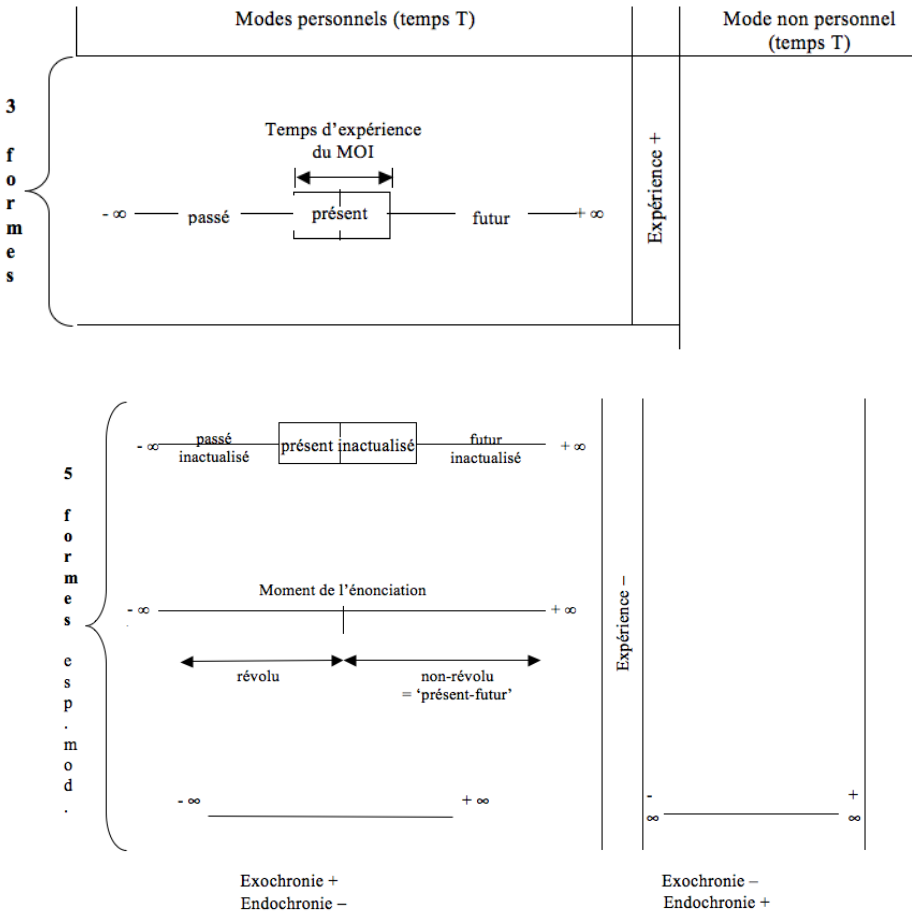
Ainsi, les formes verbales personnelles en espagnol moderne s'organisent en deux sous-ensembles modaux : d'un côté, un *mode actualisant* offrant trois types de représentations : *canto* (« présent »), *canté* (« passé simple »), *cantaré* (« futur ») ; de l'autre, un *mode inactualisant* offrant cinq types de représentations : *cantaba* (« imparfait »), *cantaría* (« conditionnel »), *cante* (ex-« subjonctif présent »), *cantara* (ex-« subjonctif imparfait » forme en *-ra*), *cantase* (ex-subjonctif imparfait » forme en *-se*).

À partir de ces trois observations de surface, et contrairement à la tradition guillaumienne qui voyait dans le « présent » du mode indicatif un aboutissement<sup>7</sup> de l'opération chronogénétique (fig. 1 ci-dessous), Luquet fait du présent d'énonciation la *source* du système verbo-temporel.



Par « présent » d'énonciation, il faut comprendre *le* présent unique de l'être qui se définit sous l'espèce du *MOI*, à la fois locuteur et constructeur du langage<sup>8</sup>. C'est en tant qu'instance énonciatrice que le *MOI* se construit ses représentations du temps, ses images-temps. Les formes personnelles et impersonnelles représentent différentes conceptions du temps associées à une opération : c'est cette conception du temps que l'on appelle le *temps linguistique*.

Cette théorie fondée sur l’opposition actualité/inactualité locutives pourrait parfaitement s’inscrire dans la tradition de ce que l’on appelle la « linguistique de l’énonciation », comme le laisse apparaître la figure récapitulative suivante (Le Tallec-Lloret, 2010 : 118) : fig. 2



En effet, dans la tradition guillaumienne, c’est le mode indicatif qui correspond au degré maximal d’actualisation du procès, en ce sens qu’il le situe par rapport à la personne du locuteur et au moment de l’acte de langage. Le temps opératif en *Psychomécanique* nécessite un certain laps de temps pour se déployer ; il est représenté horizontalement par Guillaume qui y inclut des coupes verticales (fig. 1). Dans cette vision guillaumienne du temps qui se construit jusqu’à sa complétude, le nombre de

formes verbales va grandissant jusqu'au mode indicatif divisible en époques : de 4 formes au mode quasi-nominal, on atteint 10 formes au mode indicatif. Or, dans la théorie de G. Luquet, le système verbo-temporel de l'espagnol a sa *source* au *présent* et non son aboutissement : le présent d'énonciation, fondateur, se retrouve « la tête en haut » (fig. 2), les autres lignes du temps marquant ensuite, les unes après les autres, un éloignement mental par rapport au temps d'expérience du locuteur, au fur et à mesure du paramètre que l'on abandonne : de la vision tripartite qui se dégage de la prise de parole fondatrice du présent inscrit dans l'expérience (mode actualisant), on passe à un univers mental marquant le renoncement au présent d'expérience (mode inactualisant).

La théorie de G. Luquet, en s'adossant au signifiant, fait émerger, au-delà du débat sur l'existence ou non d'une structure de la langue, l'idée d'un système de signifiants, ici le sous-système verbo-temporel de l'espagnol. Elle place de fait au premier plan le jeu des oppositions que la langue autorise et que le locuteur, dans son inconscient linguistique, constructeur et à la fois utilisateur du langage, exploite.

Entre actualité et inactualité locutive, cette théorie des modes et des temps fait de l'interlocution, paramètre absent chez Mo.La.Che, l'autre clé théorique se combinant avec une véritable « lecture du signifiant », aujourd'hui particulièrement active en linguistique hispanique. La langue n'est pas le monde ; elle est elle-même un autre monde, un système avec ses règles d'organisations propres, observables jusque dans la structure phonématique de ses signifiants. C'est en cela que le retournement observable chez Luquet - le présent « tête en haut » - n'en fait pas pour autant une théorie dite de l'énonciation, prise au sens classique du terme. Elle rejoint davantage la *théorie de la relation interlocutive* au sens de Douay et Roulland (2012 et 2014). La prise en compte du signifiant des formes verbales est ici un paramètre cardinal, résultant à la fois de l'héritage guillaumien, des avancées de Mo.La.Che, mais aussi de la prise en compte de l'approche corporelle ou *énactive* du langage telle que l'a modélisée D. Bottineau (Le Tallec-Lloret, 2012 : 29-36 ).

Aujourd'hui, la linguistique post-guillaumienne peut aborder une nouvelle étape vers la « linguistique du signifiant », si elle intègre la résolution théorique apportée par la cognématique - Articuler le son et le sens en excluant le phonosymbolisme ; exploiter la notion de contraste - et si elle cherche à articuler le nécessaire système et la non moins nécessaire interlocution.

## Bibliographie

Bottineau, D. 1999. « Du son au sens : l'invariant de *i* et *a* en anglais et autres langues », Version complète et remaniée d'une communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie « Oralité et traduction » organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), partiellement publiée sous une version antérieure (chapitres 1-3) : (2001), « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Étude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et suffixes) et conséquences traductologiques, Ballard, M. (dir.), *Oralité et traduction*, Arras : Artois Presses Université, p. 34-77.

- Bottineau, D. 2003. « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », in : Aboubakar Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. Actes du colloque de Tromsø organisé par le Département de français de l'Université*, 26-28 oct. 2000, Paris/Gap : Ophrys, p. 185-201.
- Bottineau, D. 2004. « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC*, 16 (« La contradiction en anglais »), p. 27-53.
- Bottineau, D. 2010a. « Typologie de la déflexivité ». *Langages, La déflexivité*, n° 178, p. 89-113.
- Bottineau, D. 2010b. « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », in : G. Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Université de Haute-Bretagne - Rennes 2, 24-26 sept. 2008, Limoges : Lambert-Lucas, p. 19-40.
- Chevalier, J.-C., 1996. « De Guillaume à une linguistique du signifiant ». *Modèles linguistiques*, XVII-1, p. 77-92.
- Douay, C., Roulland, D. 2012. « L'interlocution comme clé du contrastif », in : C. Douay et D. Roulland (éd.), *L'interlocution comme paramètre*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 77-94.
- Douay, C., Roulland, D., 2014. *Théorie de la relation interlocutive- Sens, signe, réplication*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Jakobson, R., 1976/2008. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Les éditions de minuit.
- Launay, M. 2003. « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques ». *Mélanges de la Casa de Velásquez*, 33-2 : *Le temps des saints - Miscellanées*, p. 275-284. Version téléchargée sur <http://mcv.revues.org/227>. 12 pages. [Consulté le 10-03-2014].
- Launay, M. 1985, « Trois questions sur l'apocope ». *Bulletin Hispanique*, LXXXVII, 3-4, p. 425-445.
- Le Tallec-Lloret, G. 2010. *La concordance des temps en espagnol moderne. Unité du signe, modes, subordination*, Presses Universitaires de Rennes.
- Le Tallec-Lloret, G. 2012. « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », in : G. Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol - Théories et applications*, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.
- Le Tallec-Lloret, G. 2013. « La concordance des temps : vers la fin d'une règle ? » (en collaboration avec D. Roulland), *Langages*, 191/2013.
- Le Tallec-Lloret, G. 2014. *Linguistique du signifiant. Diachronie et synchronie de l'espagnol* (préface de D. Bottineau), Limoges : Lambert-Lucas, sous presse.
- Luquet, G. 1998. « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol ? ». *Modèles Linguistiques*, t. XIX, fasc. 1, 1998, p. 89-97.
- Luquet, G. 2004. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid : Arco/Libros.
- Luquet, G. 2010. « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », in: G. Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Université de Haute-Bretagne - Rennes 2, 24-26 sept. 2008, Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-83.
- Mo.La.Che [Chevalier, J.-C., Launay, M., Molho, M], 1984. « La raison du signifiant ». *Modèles linguistiques*, VI-2, pp. 27-41.
- Mo.La.Che [Chevalier, J.-C., Launay, M., Molho, M], 1986a. « Pour une linguistique du signifiant », *Actes du 1<sup>er</sup> Colloque de Linguistique hispanique, Rouen, 1985, Cahiers du CRIAR*, 6, p. 95-99.
- Mo.La.Che [Chevalier, J.-C., Launay, M., Molho, M], 1986b. « Le fardeau ». *Langages*, 82, p. 5-11.
- Guillaume, G. 1971. *Leçons de linguistique 1948-1949*, série A, volume 1, Paris, Klincksieck/Québec, Presses de l'Université Laval.
- Molho, M. 1988. « L'hypothèse du «formant». Sur la constitution du signifiant : esp. UN/NO », in : Claire Blanche-Benveniste, André Chevel et Maurice Gross (eds.) : *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 291-303.
- Tollis, F. 1991. *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*,

Paris : Armand Colin.

Tollis, F 2008. *Signe, mot et locution entre langue et discours - De Gustave Guillaume à ses successeurs*, Limoges : Lambert-Lucas.

Toussaint, M., 1983. *Contre l'arbitraire du signe*, Paris : Didier.

## Notes

1. Il est important pour la suite de préciser que *signifiant* est à prendre, ici, au sens saussurien du terme désignant la face matérielle du langage, et non comme l'équivalent du *signe*, comme a pu l'utiliser G. Guillaume. Bien consciente du côté expéditif de cette présentation du rapport de la sémiologie et du psychisme, problème crucial pour Guillaume, et pour la linguistique en général voir Tollis, 2008 : 179-206.
2. L'étude de la structure sémiologique = *psychosémiologie*, et l'étude de la structure psychique = *psychosystématique*.
3. « [...] l'on a eu raison, sur ce plan, de critiquer l'explication purement « articulatoire ». Mais on a eu tort, sans doute, de vouloir tout ramener, par réaction, au « sémantique » : comme si le signifiant en tant que tel ne pouvait être le lieu d'aucune loi propre, comme s'il fallait à tout prix faire dépendre les lois qui le régissent du corps qui le produit (le physiologique) ou du monde qu'il peut servir à dire (le sémantique). Ma thèse est au contraire qu'au niveau de la structure phonématique du signifiant il y a aussi une loi, et donc aussi de l'interdit que ne suffisent à expliquer ni les difficultés articulatoires ni la hiérarchie sémantique des concepts auxquels il contribue à référer. », *Ibid.*, p. 430.
4. « [...] le contenu mental associé à *n* est celui de l'exclusion/inclusion sous sa double relation : du plus dans du moins, ou du moins dans du plus », (p. 301).
5. « Selon l'École de Prague et les structuralistes, un phonème ne se définit pas par son contenu intrinsèque ou quintessentiel, mais par la matrice de traits articulatoires, point et mode d'articulation, qui l'opposent à tous les autres phonèmes se différenciant de lui par un seul trait. Par conséquent, un phonème ne saurait être porteur de sens. Et donc, un phonème ne vaut que par ce qui l'oppose aux autres phonèmes. » Voir Bottineau, 1999 : 3.
6. La rencontre théorique a eu lieu, concrètement, au XII<sup>e</sup> colloque de linguistique ibéro-romane à Rennes en 2008 où D. Bottineau a d'abord présenté sa conférence, « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », suivie de celle de G. Luquet, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol ». Voir Bottineau : 2010a et Luquet : 2010.
7. Voir Gérard Moignet : « Système de langue, il manifeste sa cohérence dans la progression qu'il montre d'une image du temps de plus en plus précise et différenciée à mesure que l'on va du plus virtuel au plus actuel », *Systématique de la langue française*, Paris : Klincksieck, 1981, p. 65.
8. En dehors de l'acte de langage, hors prise de parole, il existe autant de présents que d'êtres qui les conçoivent.